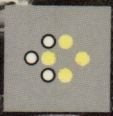
L'année sabbatique

Pascal Garnier

Nouvelles



P.O.L

de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'année sabbatique

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Pascal Garnier

L'année sabbatique

nouvelles

P.O.L

Extrait de la publication

Le robinet sur la tempe et *Adrien sous la pluie* ont été publiés par les éditions de l'Entreligne, sous le titre *Contes gouttes* (1985).

© P.O.L éditeur, 1986
ISBN : 2-86744-065-3

L'année sabbatique

Extrait de la publication

Ils n'avaient nulle part où aller, alors, ils y allèrent. Ils partirent le 28 février vers 9 h le matin. Louis vérifia si les robinets d'eau et de gaz étaient bien coupés ainsi que le compteur EDF. Marthe jeta un coup d'œil général sur l'appartement, tout était en ordre, sage, docile. Ils n'emportaient que peu de choses, contenues dans une petite valise Air France et une plus grosse en plastique imitation tweed.

A la gare, ils prirent deux allers pour Le Mans. Le Mans parce qu'ils s'étaient interrogés tous deux du regard devant le guichet et que Louis avait dit : Le Mans, le premier nom de ville venu à son esprit, un nom qui ne lui disait rien du tout, juste : Le Mans. Il y avait peu de monde dans le train, si bien qu'ils purent s'asseoir près de la fenêtre. Marthe dans le sens de la marche, Louis lui faisant face. C'était

Extrait de la publication

un train kaki, assez sale, un train d'avant. Il était omnibus, toutes les gares se ressemblaient et la campagne s'ouvrait comme la paume d'une main sans lignes de destin. On avait l'impression de faire du sur place. Marthe et Louis avaient tout leur temps, la monotonie du paysage était reposante. Ils se sentaient bien là où ils étaient.

Le ciel était blanc, la terre marron, les arbres noirs. Louis portait un imperméable beige et un chapeau gris, Marthe un manteau bleu marine et un foulard à fleurs mordorées sur fond blanc.

Par moments, ils quittaient le paysage des yeux et se regardaient en souriant l'air de dire : « Ça va ?

— Ça va ! » Le train ralentissait, on allait s'arrêter à une autre gare.

Louis haussa les sourcils : « On descend là ?

— Oui, si tu veux. »

La gare était identique à toutes celles qu'ils avaient vu défiler. La seule différence, c'était eux, sur le quai, leur valise à la main, immobiles comme deux petits personnages de train électrique.

Ils demandèrent à un employé s'il y avait un hôtel à proximité. Ils en trouveraient un à La Chapelle-Saint-Hilaire, à trois kilomètres d'ici, par là. Non, il n'y avait pas de taxi. Tant pis, ce n'était pas bien grave, il ne pleuvait pas.

C'était agréable ce silence après le train, le moindre mot eût été de trop.

Louis marchait à quelques pas devant Marthe. Quand il la distançait de trop, il s'arrêtait pour l'attendre et regardait les corbeaux parafer leur cri en noir sur le ciel vide.

« Fatiguée ?

— P'tit peu.

— Donne-moi ta valise... Mais si... mais si... »

De derrière l'horizon leur parvenait le bruit de moteur d'une machine agricole, très lointain, comme un ongle grattant les dents d'un peigne. Le bruit allait et venait selon le vent puis semblait avoir toujours été présent dans un coin de leur tête.

Les premières maisons apparurent au détour d'un petit bois, des maisons toutes simples, carrées, avec des toits pointus, sans fioritures, des maisons pour s'abriter, sans plus. Des fleurs n'y auraient pas plus apporté de fantaisie que dans un cimetière. Seuls quelques chiens aboyant et tirant sur leur chaîne donnaient un semblant de vie. Une rue droite : « La Chapelle-Saint-Hilaire ». C'était sans importance, c'était un lieu, avec un nom, un prétexte à exister, être Saint-Hilairois ou autre chose...

L'hôtel faisait office de pompe à essence, épicerie, dépôt de pain, tout au bout du village. Marthe et Louis n'avaient rencontré personne depuis la gare. Ils furent presque étonnés et peut-être même déçus de voir la patronne de l'auberge surgir de derrière le comptoir. Les voix résonnaient bizarrement dans la salle vide. Louis s'entendit commander deux chocolats chauds et fut surpris de s'être fait comprendre lorsqu'on les lui apporta.

Oui, il y avait bien une chambre disponible... Ces messieurs-dames avaient-ils eu une panne de voiture ? Non... Ah... La chambre leur convenait-elle ?... Parfait.

Tout ce qu'on pouvait en dire, c'est qu'elle était propre, nette et carrée, comme le lit, l'armoire, les tables de nuit et la fenêtre, semblable aux dessins

Extrait de la publication

de certains enfants sans imagination qui ne font rien sans règle. Il était impossible de déborder. Oui, ils prendraient leur petit déjeuner à 8 h, leur déjeuner à 12 h et leur dîner à 19 h, merci.

Une fois seuls, Marthe et Louis se débarrassèrent de leur manteau et s'allongèrent sur le lit, côte à côte en se donnant la main. Le plafond était aussi blanc que le ciel, mais sans oiseaux.

Louis s'étira et Marthe soupira.

« On est bien, hein ?

— Oui, on est bien »

Ils n'échangèrent pas d'autres paroles et ne bougèrent pas jusqu'à 19 h.

Marthe et Louis étaient les seuls clients. Ils dînèrent à une table dans un coin de la salle. Le patron, la patronne et un jeune homme en militaire en occupaient une autre à côté du comptoir. La patronne leur apportait les plats la serviette autour du cou tout en mâchant une bouchée.

Potage, salade, viande froide... Non merci, pas de café. On ne savait qui, des aubergistes ou du couple Marthe et Louis, pénétrait l'intimité de l'autre. Une frontière invisible séparait la salle en deux.

Marthe bâilla, la main devant sa bouche.

« On va se coucher ?

— Oui »

Louis lui caressa le dessus de la main et ils se levèrent de table.

« Bonsoir messieurs dames

— Bonsoir...»

Les lampes au chevet du lit étaient trop vives, ils en éteignirent une, celle du côté de Louis. Ils

Extrait de la publication

plièrent et rangèrent leurs affaires, enfilèrent pyjama et chemise de nuit et se glissèrent entre les draps. Louis se recroquevilla en chien de fusil tout contre Marthe, posa sa tête sur sa poitrine et réchauffa ses pieds entre les siens. Marthe, adossée à l'oreiller, lui caressait la tête tout doucement. Ils avaient l'un et l'autre le même sourire aux lèvres, comme les deux arcs d'une parenthèse dont eux seuls savaient le contenu.

Le petit déjeuner se déroula selon le même rituel que le dîner. La radio, en sourdine, absorbait le cliquetis des couverts et les quelques mots échangés entre la patronne et un homme en bleu de travail et bottes de caoutchouc accoudé au comptoir. Entre la visière de sa casquette et le bord de sa tasse, il jetait des coups d'œils furtifs, sur Marthe et Louis. Il avait de grosses mains pleines de terre, grosses comme des tubercules. Ce devait être un fouilleur de terre. Louis l'associa instinctivement au bruit de la machine agricole qu'ils avaient entendu, hier, sur la route.

Il vida sa tasse et sortit en grognant un salut à la cantonade. Marthe et Louis se levèrent à son départ. Ils avaient fini leur petit déjeuner. La patronne leur demanda s'ils voulaient régler leur note. Ils lui répondirent qu'ils comptaient rester quelques jours encore. Dans ce cas, elle leur conseillait d'aller visiter la chapelle, là-bas, dans le petit bois. Bien sûr, en cette saison, ce serait moins gai qu'en été, mais, s'ils n'avaient rien d'autre à faire... Non, ils n'avaient rien d'autre à faire, ils iraient sans doute aujourd'hui ou peut-être demain... C'était bien

Extrait de la publication

aimable à elle de leur avoir indiqué cette promenade... Eh bien voilà... Oui voilà... voilà...

Ils remontèrent dans leur chambre, laissant la patronne, perplexe, un torchon dans une main, un verre dans l'autre. Enfin, elle haussa les épaules et continua son travail.

Louis demanda à Marthe : « Bon, ben. On va la voir cette chapelle ?

— Ben oui, allons-y. »

Au fond, voir cette chapelle ou rester dans la chambre... Et puis ne risquaient-ils pas de vexer la patronne en n'y allant pas ?... Elle s'était donné tant de mal pour leur expliquer en détail le chemin. Louis n'était pas très chaud mais Marthe avait raison, autant s'en débarrasser tout de suite.

Il attrapa en hochant la tête le manteau et le chapeau que Marthe lui tendait en souriant.

« Le premier chemin, dans le petit bois, n'oubliez pas, allez, bonne promenade messieurs dames, à midi...

— Oui, c'est cela, à midi... »

Dans la rue, ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus en direction de la gare. Le village était toujours aussi désert. Ils marchaient à petits pas, bras dessus, bras dessous, presque sur la pointe des pieds, de peur de faire apparaître quelqu'un.

« Tu vois, ça lui a fait plaisir.

— Quoi ?... Ah oui, la patronne.

— C'est gentil.

— Bien sûr, c'est gentil... Tu n'as pas froid ?

— Non non, laisse moi mettre ma main dans ta poche. »

Ils allèrent bien jusqu'à la chapelle mais ne s'y

Extrait de la publication

arrêtèrent pas. Ils pourraient dire qu'ils avaient vu la chapelle sans mentir. Un simple coup d'œil avait suffi pour reléguer ce souvenir insignifiant dans un coin de leur mémoire. Un petit édifice de pierre moussue, sombre et humide, avec dans un angle, un étron desséché et quelques feuilles de papier journal souillées.

Le bruit d'insecte mécanique revenait à leurs oreilles comme un refrain. Marthe demanda : « Tu te souviens de l'homme en bleu, ce matin au comptoir ?

— Oui, j'y pensais à l'instant, pourquoi ?

— Je ne sais pas, le bruit là-bas...

— Ce doit être lui, sûrement. Ce doit être sa fonction, alimenter le bruit. »

Ils firent la même entrée dans le village que la veille, comme si rien ne s'était passé, comme si on avait oublié de tourner la page du calendrier, comme si... Ils allaient à nouveau passer la porte de l'hôtel, commander des chocolats chauds, la chambre, etc. Mais non, Louis ne sentait plus le poids des valises au bout de ses bras. Les valises, c'est ce qui distinguait hier d'aujourd'hui, les valises bien sûr... Tout réjoui d'avoir constaté cette différence, Louis embrassa Marthe sur la joue. Elle lui répondit en serrant sa main un peu plus fort dans le fond de sa poche.

Entre deux maisons ils aperçurent une petite place au centre de laquelle se dressait un monument aux morts. Un soldat reposait sur les genoux d'une femme éplorée. Quatre obus reliés par des chaînes entouraient la statue. L'une des chaînes se balançait comme si quelqu'un venait de s'y lever.

Louis allait s'avancer dans la ruelle mais Marthe le retint.

« Où tu vas ?

— Moi... Je ne sais pas... J'allais lire les noms, comme ça... pour lire les noms... mais si tu veux on rentre.

— Oui, je préfère, on ira une autre fois lire les noms, plus tard...

— D'accord, allons-y. »

Louis avait pris Marthe par les épaules et réglait ses pas sur les siens.

Il lui disait : « ...dans les cimetières aussi j'aime bien lire les noms, j'imagine des vies, des visages et puis, il y a des noms rigolos, tiens un jour j'ai lu : "Boutroux", c'est curieux ça "Boutroux", non ?... »

« Louis a tout effacé autour d'eux, pour être tranquille. Il l'a couchée dans l'écume légère, l'a couverte, bordée, a posé sa tête doucement sur son ventre chaud et doux. Maintenant que tout est blanc, ils peuvent se serrer l'un contre l'autre, juste se serrer et se dire "Je t'aime fort comme ça". Elle aime sentir son crâne lisse sous la paume de sa main, constellé de petites taches brunes... Elle n'a pas besoin d'ouvrir les yeux pour le voir, elle le sait par cœur, de tout son cœur, les rides de son front vivantes sous le bout de l'index, trois petits poils blancs dans un repli de l'oreille, l'os saillant derrière, les myriades de stries sur la peau molle du cou (tant de fois hocher la tête le temps d'une vie...), l'angle de la mâchoire où le rasoir oublie de passer, le poids de cette tête

Extrait de la publication

sur son ventre, presque dans son ventre... Louis sourit, Louis n'est plus qu'un sourire, une cicatrice de bonheur sous son doigt tremblant, Louis est si petit, Louis est si grand, Louis est un arbre tendre qui pousse entre ses seins, Louis pousse en souriant, Louis est faible, Louis est fort, il tend la corde du désir et se projette loin en elle, Louis lui fait écouter l'écho de leurs deux noms, la bouche en corolle autour de son nombril Louis l'avale, la fait rouler sur le bout de sa langue, Louis la regarde derrière ses paupières bleues, Louis est partout, Louis a des feuilles au bout de chaque doigt, Louis sait jouer avec le vent, se cacher dans ses cheveux défaits, surgir et l'apaiser. Louis, je t'aime. »

La patronne ne les avait pas vus monter. Tant mieux, ils n'auraient pas eu envie d'être obligés de lui relater leur promenade. Ils n'éprouvaient plus le besoin de dire, de raconter, d'inventer, de mentir. Peut-être arriveraient-ils à ne plus parler, jamais ?...

« Qu'en penses-tu Marthe ?

— Par politesse quand même...

— Hum ! par politesse...

— Deux ou trois mots, pas plus, pour être tranquille... »

Il serait tellement plus simple de n'utiliser que des : « Bonjour, au revoir, merci, oui, non, quelques jours encore... » Ce serait comme de se débarrasser de guenilles superflues, de couches, de lambeaux de mots, ne garder que l'indispensable, leur vie s'effilerait comme la pointe d'un crayon, pointue... pointue...

Extrait de la publication

« Quelques jours encore... » On était en juin, ils étaient là depuis quatre mois.

La patronne ne leur posait plus de questions, ils étaient là, comme les deux pompes à essence devant l'hôtel, comme la chapelle dans le petit bois, comme l'homme en bleu et son bruit.

Au début, on pensa à un couple de retraités en quête d'une villégiature mais les semaines passant on s'inquiéta. Sans aller jusqu'à les prendre pour deux gangsters en fuite on les surveilla du coin de l'œil. Deux vieux comme ça... Drame de la solitude... Double suicide... On a déjà vu ça... ne reçoivent aucun courrier... n'écrivent jamais...

Mais à les voir si calmes, si souriants, si paisibles, on écarta bien vite cette hypothèse et l'on se lassa d'en échafauder d'autres.

« Quand même, c'est bizarre...

— Peut-être, mais ils ne dérangent personne, ils paient régulièrement chaque semaine...

— Oui, mais c'est quand même bizarre. »

Et le quotidien absorba le bizarre, on n'en parla plus.

Des feuilles vertes avaient poussé sur les arbres noirs, des fleurs rouges, roses et jaunes perçaient timidement au bord des fenêtres et entre les obus du monument aux morts. Le ciel était aussi bleu qu'il avait été blanc, tout cela par principe, parce qu'après l'hiver vient le printemps, parce que c'est comme ça.

On marche dans la foule et d'un seul coup, ça vous prend comme une rage de dents, la sensation que cette masse peut d'un moment à l'autre vous broyer, vous effriter comme une vulgaire biscotte. On n'y voit plus rien dans ce brouillard d'hommes, on n'a plus qu'une idée en tête, en sortir.

Une fois extirpé de cette gangue, à l'abri derrière la vitre d'un café, on se dit qu'on est sauvé, que plus jamais... Mais c'est plus fort que soi, le regard à nouveau se plonge dans le flot compact qui roule sur les trottoirs et peu à peu on distingue çà et là, un homme, une femme, un petit couple. Mais ce n'est pas suffisant, il faut s'en rapprocher, encore et encore. On commence par leur donner un nom et, avec ce nom vient un petit morceau de vie que l'on déroule du bout des yeux jusqu'au coin de la rue : Marthe et Louis, funambulant sur l'horizon une valise à la main, Adrien qui s'imbibe de pluie adossé à un mur, Antoine et Mona qui n'en finissent pas d'en finir, Rose-Marie, Pierrot... des gens comme tout le monde.

Alors, on se remet en marche comme on s'était mis en marge parce que... parce qu'on est de la maison.

9 782867 440656

Photo de couverture :
Robert Doisneau / Rapho

Maquette : Jean-Pierre Reissner

ISBN : 2-86744-065-3
F1 0065-86-IV

79,00 FF

IMP. GROU-RADENEZ - PARIS 6. GRU

Extrait de la publication